

demain, et durant les quelques années qui lui resteraient à vivre.

Le bruissement de la rivière l'attirait...

Il songeait au paysage que lui avait décrit son secrétaire, ce même soir, à l'onde profonde et tranquille où surnageaient les fleurs des nénuphars.

Ce souhait d'un des héros d'Homère lui revint : "Compagnon, je mourrai sans regret si vous fleurissez ma tombe."

Elle était tout proche, à deux pas, la tombe fleurie !

La pendule, derrière lui, sonnait minuit.

Il se donna jusqu'à la demie pour réfléchir.

Ce délai s'écoula sans qu'il s'en aperçut.

Lorsque vibra le timbre, il sortit, délibérément, décidé à mourir.

Guidé par l'habitude, il gagna, sans crainte de se tromper les bords de l'Indre.

Mais presque aussitôt des pas précipités retentirent sur le sable de l'allée.

—Trop tard ! s'écria le désespéré.

Et il se laissa tomber dans la rivière.

XLV

LES DEUX FRÈRES

Au même instant, la voix de Bertin criait sous les arbres :

—Par ici, messieurs !

Que s'était-il passé !

Maxime et son père étaient arrivés par le train de minuit.

Le château dormait. Une seule fenêtre, au premier étage, celle de Bertin se trouvait encore éclairée.

Les voyageurs appelèrent le secrétaire.

Le comte va bien ? s'informa Maxime, qui adorait son grand-père.

—Je ne sais trop, monsieur le baron ; il y a du nouveau depuis votre départ : Mme la marquise de Parieux a quitté le château.

—Ah ! s'écrièrent à la fois le père et le fils.

—Précédés de Bertin, qui portait une lampe, ils se rendirent chez le comte de Borianne.

La chambre était vide, le lit intact.

—M. le comte se sera endormi dans son cabinet de travail, dit Bertin.

Là, personne encore ; la porte était restée ouverte.

Le secrétaire, ayant baissé sa lampe au ras du sol, reconnut des traces de pas... Alors, se souvenant de la désolation de son maître, après lecture de la lettre de la marquise, il eut l'intuition d'un malheur.

—Mme la marquise est partie pour toujours, dit-il, et M. le comte a pu, dans son désespoir... Courons pourvu que nous arrivions à temps !

Grâce au clair de lune, on y voyait dans le parc comme en plein jour.

Maxime et le vicomte suivirent Bertin.

Ils arrivèrent ; haletant, à l'endroit où ce dernier soupçonnait que le drame avait pu se passer.

Soudain, Bertin s'arrêta. Les deux autres en firent autant.

Et ces mots terribles : "trop tard !" prononcés par l'octogénaire et suivis du bruit de la chute d'un corps dans l'eau, les glacèrent d'épouvante.

—Non, il n'est pas trop tard ! s'écria Maxime en prenant les devants.

En quelques bonds il atteignit la rivière.

Là, à ses pieds, des vagues légères soulevaient encore les nénuphars.

—C'est là, pensa-t-il.

Et il plongeait tout habillé dans les profondeurs du gouffre.

Un instant après, il reparissait à la surface, poussant vers la rive son grand-père qu'il avait eu la chance de retrouver immédiatement sous les herbes traîtresses, qui s'étaient écartées miraculeusement pour lui livrer passage.

De sa main puissante, le vicomte attira au bord son père, l'enleva comme il eût fait d'un enfant et le rapporta tout seul dans sa chambre à coucher.

De grosses larmes roulaient sur ses joues.

Quel était donc le terrible secret emporté par Hermine ?

Les trois hommes procédèrent aux soins qu'on donne aux noyés, et le comte ne tarda pas à se ranimer.

—Où suis-je, murmura-t-il ?

—Chez vous, mon père, répondit le vicomte, près de votre fils qui vous embrasse et qui vous aime.

—Et près de votre petit-fils, ajouta Maxime.

Le comte se passa la main sur le front, comme pour ressaisir de fuyants souvenirs.

—J'étais si bien, fit-il... Ah ! pourquoi m'avez-vous sauvé ! Si vous saviez !

—Je sais tout, mon père, dit Hector ; mais si ma sœur a failli à son devoir, ne suis-je pas là moi, moi qui ne vous quitterai plus.

Le vieillard soupira.

—On dit ces choses, fit-il, en des moments pareils, puis on retire sa parole. Et cela se comprend, c'est si triste de passer sa vie auprès d'un vieillard aveugle.

Ne me parlez pas ainsi, mon père ; je n'ai pas toujours joui de ma raison, mais me voilà guéri. J'ai eu le premier tort, celui de vous désobéir. C'est un tout autre homme qui vous revient aujourd'hui, un fils décidé à réparer les erreurs de sa jeunesse.

S'adressant à son fils :

—Quant à toi, Maxime, cours changer de vêtements ! Ah ! je viens de reconnaître encore une fois que tu étais un vrai Borianne.

—Maxime et Bertin se retirèrent. Lorsque le baron revint, il trouva son grand-père endormi. Le vicomte sommeillait dans un fauteuil.

Maxime souleva le rideau de la fenêtre.

Les premières lueurs de l'aube caressaient à peine les cimes du parc.

Il sorti doucement, et se rendit, longeant les murailles, s'arrêtant à chaque plante du parquet, dans la chambre de la marquise de Parieux.

Les clefs pendaient aux serrures de tous les meubles, ce qui paraissait indiquer qu'Hermine était partie avec l'intention de ne plus revenir.

Le baron ouvrit les tiroirs et n'y trouva que du linge, des chiffons et autres menus objets.

Dans la cheminée, il avisa un monceau de cendres, qu'il remua.

Il eut un geste de colère en constatant que la marquise avait brûlé ses papiers.

—Fort bien ! murmura-t-il les dents serrées, nous nous retrouvons, ma tante !

Puis il rentra dans sa chambre et s'étendit sur son lit.

Il s'endormit sur-le-champ, d'un sommeil profond et réparateur.

A son réveil, il éprouva une douce émotion en rencontrant les regards de son père, qui le contemplait avec amour.

—Vous ! s'écria-t-il. Et grand-père ?...

—Il dort encore. Il est sauvé, j'avais besoin de m'entretenir avec toi, tu le comprends.

Il s'appuya au chevet du lit et reprit, d'une voix calme :

—Toute la nuit, j'ai cherché à renouer les fils épars de cette énigme terrifiante. Voyons, où en sommes-nous ? Nous savons, par Rose elle-même, que la jeune fille est ou se croit la fille de Rassajou...

—Elle ne l'est pas, elle ne peut l'être, interrompit Maxime.

—Je suis presque de ton avis, mais c'est ce qu'il nous faudra démontrer.

—Tout le prouve, mon père : la ressemblance de Rose avec le portrait, le dernier billet de ma mère, la certitude que nous a donnée le médecin de Tours.

Le vicomte arpenta fiévreusement la chambre.

Il s'écria soudain :

—Je crois à tes présomptions ; elles me semblent bien fondées, mais la preuve, la preuve décisive, où la chercher, ou la prendre ?

—Elle est en les mains de ma tante, affirma Maxime, de ma tante qui, avant de partir, a pris soin de brûler tous ses papiers.

—Ah ! toi aussi, tu sais...

—Nous la retrouverons, père ! Je suis décidé à reconstituer d'abord toute l'histoire de Rose, et, pour ce faire, de visiter le pays où elle serait née et de suivre ses traces jusqu'à son adoption par Mme Petitot. Vous, père, vous demeurerez ici, au château, auprès de grand-père, qui mourrait si vous l'abandonniez.

Et comme le vicomte secouait la tête.

—Oh ! je ne partirai pas seul, dit Maxime.

—Et qui emmèneras-tu ?

—Pierre Sorlac, mon ami, mon frère, qui aime Rose, lui aussi, et qui s'était sacrifié pour moi, le brave garçon !

Le vicomte prit les mains de son fils.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.